

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) : L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[390. Londres, Dimanche 7 juin 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 390. Londres, Dimanche 7 juin 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

### Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Autoportrait](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Réseau social et politique](#), [Séjour à Londres \(Dorothée\)](#)

### Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

[400. Paris, Mercredi 10 juin 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1840-06-07

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- Je vous écris avec une pensée charmante ans le cœur. Plus que trois fois
- semaine, mardi et mercredi, car sans doute vous partirez samedi matin. Vous me direz.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),

## Information générales

LangueFrançais

Cote1093-1094, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 5

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

390. Londres, Dimanche 7 juins 1840

3 heures

Je vous écris avec une pensée charmante, dans le cœur. Plus que trois fois. demain, mardi et mercredi. Car sans doute vous partirez samedi matin. Vous me direz. Ma course à Epsom ne m'a pas paru si drôle qu'à lord Granville. J'ai peu ri. Ce qui me fait sourire, c'est l'importance qu'on attache quelquefois, dans le monde, à certaines choses, et tout ce qu'on y voit. J'ai été à Epsom. Epsoms est frivole. Tous les gens frivoles y vont. Donc, je deviens frivole, donc, je ferai ce que font, les gens frivoles. Donc, donc, .... Il y a bien du factice et bien de la servilité en cela d'agir plus simplement et plus librement. On me dit qu'Epsom est un spectacle curieux. Ellice me propose d'aller dîner à la campagne, tout près, avec sa famille et lord Spencer, et d'aller de là, voir ce spectacle. Je vais dîner avec Ellice et lord Spencer. Je vais avec eux me promener à Epsom. Je trouve que c'est long, et je reviens me coucher à onze heures. Si le monde voit dans ma promenade quelque chose de plus, et s'en promet, sur moi quelque empire de plus, le monde se trompe et le verra bien. Epsom m'a laissé comme il m'a pris, sans embarras d'y aller et sans envie d'y retourner.

Je vous en prie ; ne soyez pas un peu malade, dans vos lettres ni ailleurs, pour ces misères. Ayez foi. Vraiment ceci ne vaut pas la peine de douter. Et dites moi toujours tout à chaque occasion, petite ou grande, je vous en aime davantage. Même quand ce que vous me dîtes, me fait sourire.

J'ai beaucoup causé hier avec la Reine, à dîner surtout, causé de je ne sais quoi mais assez agréablement. Soyez sûre qu'elle a de l'esprit, et pas mal de sérieux et de fermeté dans son jeune esprit. Elle est bien jeune. Elle rit toujours. Et on voit qu'elle a envie de rire encore plus qu'elle ne rit. Peu de monde, lord Melbourne et lord Palmerston, le Maréchal Saldanha, le comte de Hartig, M. et Mad. Van de Weyer qui sont revenus de Bruxelles, la maison. J'avais à ma droite lady Mary Howard, fille du comte de Surrey, enfoncée dans sa shyness et ses beaux cheveux blonds. Après le dîner, quelques uns ont joué au Whist, d'autres aux échecs. Nous nous sommes assis, autour d'une table. Conversation froide et languissante. La Reine va à Windsor, dans deux ou trois jours, je crois. La Duchesse de Sutherland est partie ; mais Charles Greville m'a dit qu'elle vous donnait Stafford-House, et que vous seriez là, en son absence. Cela me paraît très bien. Vous ne le saviez donc pas encore. Vous me l'auriez dit.

6 heures

Je viens de faire le tour complet de Regent's park. J'ai marché une heure et demie, seul, lentement, pensant à vous. Quand vous serez ici, je ne ferai plus guère ces

grandes promenades solitaires. Je vous donnerai mon loisir. Le beau temps dure. Je le regarde. Je lui demande, s'il durera dans huit jours. Alava a été assez malade. Il est bien bon enfant et pas mal au courant ; mais personne ne compte avec lui. Est-il vrai que M. Van de Weyer est un peu remuant et commère ? Que de choses j'ai encore à vous demander, quoique je commence à être établi ! N'est-ce pas, vous aurez la bonté avant de partir, de faire demander à Génie s'il n'a rien à m'envoyer. Décidément, il y aurait, à ce qu'il vint dans ce moment, assez d'inconvénients.

### Lundi une heure

Je suis charmé que nous ne veniez à Londres qu'à cause de moi, et je veux que vous y trouviez infiniment plus de plaisir que de tracas. Je n'aime pas du tout le tracas. J'ose dire qu'il n'y a personne à la nature de qui il soit plus antipathique qu'à la mienne. Mais quand au bout du tracas, il y a un plaisir, un vrai plaisir, le tracas disparaît, je l'oublie absolument, je le traverse indifféremment. C'est si beau d'être heureux ! Si charmant ! Peu importe le prix du bonheur. Vous n'êtes pas si bien douce que moi. Vous avez le bonheur, très vif, mais la contrariété très-vive aussi, et au moment où vous payez le bonheur, vous pensez à ce qu'il coûte. Moi, je ne pense jamais qu'à ce qu'il vaut. On m'a apporté hier le petit portrait d'Henriette, très ressemblant et très joli. Je viens de recevoir des nouvelles de leur arrivée à Lisieux. Les voilà établis à la campagne. J'espère qu'ils y seront bien. Vers le 15 suillet. ils iront aux bains de mer, à Trouville sur cette côté où je me suis promené en m'efforçant de traverser des yeux l'Océan pour alles vous chercher en Angleterre où vous étiez alors. C'est moi qui suis en Angleterre, et c'est vous qui venez m'y chercher. Mais pas des yeux seulement.

Adieu. Cet adieu est très à sa place.

Je ne crois pas à la guerre. Vous savez qu'en général je n'y crois pas. Mais pas en particulier non plus. Thiers s'amuse à en parler. cela lui plaît ; et cela lui sert aussi. Un peu de fièvre dans le présent, en perspective d'un peu de bruit dans l'avenir ; sa position s'arrange de cela. Il le croit du moins. Je ne connais personne ici qui accepte la pensée de la guerre. On est déjà assez préoccupé de celle de Chine qui sera probablement plus sérieuse qu'on n'a prévu. Je n'ai pas grande estime pour le nombre ; pourtant c'est quelque chose et en Chine ce quelque chose est immense. Adieu décidément. Plus que deux lettres. Adieu. Adieu. En attendant.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 390. Londres, Dimanche 7 juin 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-06-07

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 25/01/2026 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/401>

Copier

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 7 juin 1840

Heure3 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 27/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

---

Londres - Dimanche 7 Juin 1840 10h  
8 heures

au bureau

de Londres

vers 9  
du matin je  
me suis senti  
plus fort plus  
que quand on  
me voit

lors de la  
maladie de  
la grippe

je suis venu  
aujourd'hui  
à Londres  
à cause de  
la grippe

et pour voir  
le docteur  
qui arrive  
la campagne,  
le 15 Juillet  
Scammonde  
pour moi

Je vous dirai avec une grande  
charme dans le cœur plus que bonjour  
dimanche, mardi et mercredi les deux derniers  
vous partez Samson malade. Vous me direz

ma course à l'opéra ne me parle pas de  
reste que lord Granville. Mais peu de ce qui  
me fait souci, est l'importance que j'attache  
quelque chose, dans le monde, à certains choses  
et tout ce qu'il y ait. J'ai été à l'opéra.  
l'opéra est fini. Tous les gens finis y vont.  
Donc je deviens fini. Donc je ferai ce que  
fais les gens fins. Donc... Il ya  
très de factice et bien de la bonté en cela.  
J'agis plus simplement et plus librement. On  
me dit qu'l'opéra est un spectacle vivant. Alors  
me proposer d'aller dîner à la campagne, tout  
près, avec la famille de lord Spencer et  
d'aller à la ville ce spectacle. Je vais dîner  
avec Ellise et lord Spencer. Je vais avec eux  
me promener à l'opéra. Je boirai qui est  
long, et je reviendrai me rentrer à mon hôtel.  
Le monde n'est, dans mes promenades,

quelque chose de plus, et son prochain, des mœurs quelque empire à plus le moment de l'empereur et la reine bie, j'espere que ma faute comme il me pris, sans embarras, d'y aller et sans faire d'y retouner.

Le mois en fin, je voyez par un peu  
brutale, dans une lettre au régisseur, pour ces  
miserables affaires, qu'il devient ici ne vient pas  
la peine de douter. Et cette moitié toujours tout  
à chaque occasion, petite ou grande, je vous  
en ai une davantage. Même quand ce que  
vous me dites me fait vivre.

Il beaucoup venu hier avec la Reine,  
à Paris surtout, lorsqu'au je ne sais quoi  
mais assez absolument. Voyez donc quelle  
a de l'importance, et pas mal de temps et de  
peine dans son jeune esprit. Elle est bien  
jeune. Elle est toujours. Et au bout quelle  
a envie de rien autre plus que de se  
peu de monde, lord Melbourne et lord  
Palmerston, le marchal Salamanca, le comte  
de Hartig, M<sup>r</sup> et M<sup>m</sup> Van de Steyer qui  
l'ont reçue de Bruxelles, la maison, l'ami  
à ma droite lady Mary Howard, fille du  
comte de Surrey, enfonce dans la dignité et

le bras des  
gens sur place  
nous sommes  
fronde et la  
bonne chose de  
les deux  
Charles, son fils  
Stafford, son  
épouse, Lady  
Savoy dans

Le vaste de  
la marche  
peut-être à un  
peut plus que  
Le mois d'août

Le bon  
dimanche 1<sup>er</sup>  
Alava a  
l'infant, et pour  
se complir  
l'voyez est un  
de chose que  
je commence

Bastia po  
partie, et

de brancos e verdes blanda. Muito tempo, quando  
houve um golpe na corte, D. João V, o seu rei, deu  
ordens para que se fizesse uma grande festa; festejaram  
muito e longamente, e o Reino só é destruído  
pela guerra que houve contra o Brasil.

La zielken se voldoet in goede mo-  
genie. Blauw roosje en dit geldt voor Roosje  
en voor mij. Dappert hoor ik gisteren nog dat  
tegenwoordig alleen hele weinig te doen is.  
Dappert van heden tot morgen maar  
de gisteren waren er veel meer. Nu we horen dit  
is het goed.

Il nous a fait le long compte de l'agitation  
qui marqua son heure et déclina, tout, l'admettant,  
puisqu'il nous a fait dire que les jésuites  
faisaient plus qu'en ce qu'ils proclamaient, déclaraient,  
et enseignaient aux pauvres.

Il faut faire durer la régate. Si l'on  
désespère, il faudra alors tout faire.

Alors à de aux autres. Il ne lui faut  
se faire et pas mal le concert pour une  
de temps avec lui. Et il vaut que M. Vau de  
Wing est un peu bavard et curieux ? Les  
de chansons envoient une demande publique  
à l'ensemble à des stades ?

Faites par, vous savez le bruit, mais de  
partir, je fais descendre à l'heure du dîner

à vivre pour l'avenir, il y avait à ce qu'il faut faire le moment, une nécessité.

Sainte une heure

Il fait clair que vous ne venez à Sainte  
Geneviève de Paris et je vous que vous j'  
auriez empêché plus de plaisir que je le fais  
de venir par des fois le faire, je ne dirai qu'il  
n'y a personne à la nature de quel il soit plus  
antipathique qu'à la mienne. Mais quand on  
bien du plaisir, il y a un plaisir en cela.  
plaisir, le plaisir dépareil, je veux dire, lorsque  
je le fais avec indifférence, tout le plaisir  
d'être heureux. Si vraiment ! Pas n'est le  
plus des bontés, mais n'est pas si bien donné  
que moi. Pour le bonté, les vifs, mais  
la certitude. Ainsi aussi, je me demande où  
vous payez le bonté, vous pensez à ce qu'il  
faut. Mais je ne pense jamais qu'à ce qu'il  
faut.

On m'a appris hier le petit portrait  
d'Henriette, lui ressemblant à ses folles. Je  
voudrais de nouveau de nouvelles, de leurs amies  
à Lille. Je veux établir à la campagne.  
Supposez qu'il y ait une bête. Pour le 10 Juillet  
il fera une bête de mer, à Trouville.  
Sur cette bête où je me suis promis un

charmant  
dimanche, mais  
vous pourrez  
me faire  
dire que  
me fait donc  
quelque chose,  
et tout ce  
spécialement  
que je dev  
fous les gen  
bris de faire  
Naguère plus  
me dit qu'il  
me proposa  
prochainement  
d'écrire un  
livre sur la  
vie d'Ulysse  
me promettais  
long, je ne  
sais le moment

à l'offriront de bonnes leçons d'école pour aller vers chez lui en Angleterre où nous étions alors. C'est moi qui suis en Angleterre, et tel que j'ai été avec eux n'y croire. Mais par ces deux derniers mots, il est évident que c'est la place.

Il ne vient pas à la guerre. Mais sans qu'il finisse sa vie sans pas. Mais pas sans particulièrem plus. Mais il meurt à sa place, celle qui plaît, si cela lui sera aussi. **Il** passe le reste dans le plaisir, la perspective d'une fin de bonté dans l'avenir, la position d'argent de cette. Il le voit des mœurs. Et ce moment personne qui accepte la paix de la guerre. On a déjà une préoccupation de celle de Chine, qui sera probablement plus difficile qu'en son temps. Je suis par grande chance pour le nombre, pourtant c'est quelque chose, si en Chine ce quelque chose est immobile.

Alors décidément. Plus que deux lettres. Alors. Alors. Si attendue,

3